

Le ne fay rien
sans
Gayeté

(Montaigne, Des livres)

Ex Libris
José Mindlin

LA STATUE

DE L'EMPEREUR

DON PEDRO I

LA STATUE

DE L'EMPEREUR

DON PEDRO I

PAR

L. A. Burgain

ET

OFFERT PAR L'AUTEUR ET LES ÉDITEURS

A LA

NATION BRÉSILIENNE



RIO DE JANEIRO

GRATIS CHEZ LES ÉDITEURS

EDUARDO & HENRIQUE LAEMMERT

Rue da Quitanda , 77

1862

LA

STATUE DE L'EMPEREUR

SOUVENIR DU 25 MARS 1862

Le voilà radieux sur sa base éternelle,
Veillant la nuit pour nous comme une sentinelle,
Et mesurant de l'œil ce rivage si beau,
Où quelque jour peut-être il aura son tombeau.

I

Lorsque Dieu veut châtier ou transformer les nations, il suscite du fond de l'abîme un de ces conquérants farouches — un Attila, un Alaric, un Gengis-Khan — qui, semblables au furieux ouragan des Antilles, traversent l'espace avec le fracas et la rapidité de la foudre, portant au loin l'épouvante, et ne laissant après eux que la désolation et la mort. Lorsqu'il veut les affranchir ou les émanciper, il

leur envoie un Washington, un Bolivar, un Pedro d'Alcantara—glorieuse trinité libératrice de l'Amérique!—dont la gloire et les bienfaits vivront dans la mémoire des hommes aussi longtemps que l'amour de la patrie et de la liberté enflammera les cœurs.

C'est du dernier de ces immortels libérateurs que nous allons essayer de dire quelques mots. Puissent nos paroles n'être pas trop au-dessous de la grandeur du sujet! Avec plus de raison que Boileau, louant les exploits militaires de Louis XIV, *que sa grandeur attachait au rivage*, nous pourrions dire :

Touchant à tes lauriers, je crains de les flétrir. »

II

Le xviii siècle allait expirer (1798); cent cinquante-huit ans s'étaient écoulés depuis que la fameuse conjuration de Pinto Ribeiro, arrachant le Portugal à l'injuste domination de l'Espagne, avait placé la couronne sur la tête de D. Jean de Bragance; six souverains de cette illustre famille s'étaient assis sur le trône lusitanien; et D. Maria I partageait le

pouvoir suprême avec son époux, que l'histoire désigne sous le nom de Pierre III, lorsque naquit à Lisbonne celui dont la gloire effacera un jour celle de tous ses ancêtres. Ce faible enfant, qui s'agite dans un berceau et sourit à sa mère, c'est D. Pedro d'Alcantara, le fils aîné du prince régent, qui sera D. Jean VI, et de son épouse D. Carlota Joaquina de Bourbon. C'est celui qui doit donner une constitution à deux peuples, abdiquer deux couronnes et reconquérir un trône à sa fille. Un berceau a sauvé Israël; d'un berceau sortiront l'indépendance du Brésil et la liberté du Portugal.

III

Vers la fin de l'an 1807, le jeune D. Pedro ne comptait guère plus de neuf ans, lorsque, cédant aux armes envahissantes de Napoléon, obéissant aux suggestions de l'Angleterre, et protégé par elle, le prince régent résolut d'aller chercher dans ses domaines d'outre-mer le calme qui convenait à son

caractère, et la sécurité qu'il ne pouvait plus trouver dans la mère patrie.

IV

Entre les flots de l'Atlantique et les inquiètes républiques de l'Amérique du Sud, s'étend le vaste Empire du Brésil, borné au nord par la Colombie, les Guyanes et l'Océan ; au sud par l'Etat Oriental de l'Uruguay. Placé en grande partie sous la zone torride, et s'étendant assez avant dans la zone tempérée du sud, cette heureuse situation, en lui donnant les climats les plus variés, rend son sol extrêmement favorable, tant aux productions végétales des latitudes brûlantes de l'Asie et de l'Amérique, qu'à celles qui enrichissent les régions tempérées de l'Europe. Les trois règnes de la nature y offrent aux besoins, aux commodités et au luxe de l'homme des richesses aussi précieuses qu'inépuisables ; malheureusement, l'homme manque. La malédiction de Noé cessera bientôt de peser sur les malheureux enfants de l'Afrique ; l'esclavage exhale ses derniers

gémissements sur la terre de la liberté ; l'homme esclaves'efface, mais il n'est pas remplacé par l'homme libre. Fatale solidarité de la race humaine, qui se fait sentir après tant de générations ! Nous souffrons aujourd'hui la peine de l'injustice et de la cruauté de nos ancêtres.

V

Fleuves majestueux, auprès desquels ceux de l'ancienne Europe ne sont que des ruisseaux ; plaines interminables, où l'œil découragé ne découvre au loin qu'un horizon sans bornes ; sombres et mystérieuses forêts, que la hache n'a jamais outragées ; monts religieux, qui portent jusqu'au ciel leurs sommets couverts de glaces éternelles ; lacs immenses, dont les eaux transparentes réfléchissent le ciel ardent et constellé des tropiques, et que la tempête soulève comme les flots de l'Océan : là, tout est beau, tout est gigantesque ; c'est la nature encore à son premier réveil, sortant de la main du Créateur, orgueilleuse de sa verte parure, éblouissante de grâ-

ces, de jeunesse et de majesté ! Quelques cités opulentes, quelques bourgades, bordent le rivage de la mer, ou s'élèvent dans l'intérieur à d'incommensurables distances, sentinelles perdues de la civilisation ; au-delà, le désert avec l'immensité.

Le Para, le São-Francisco, le Parana, l'Uruguay, et d'autres fleuves célèbres, serpentant à travers ces vastes solitudes, jadis parcourues par de vaillantes tribus indigènes, répandent partout la fécondité et la vie ; tandis que l'Amazone, ce roi des fleuves, roulant avec fracas vers l'Océan les trésors toujours grossissants de ses mille tributaires, semble une mer se précipitant dans une autre mer. Cependant le soleil embrase de ses feux des plaines immenses, où le pied de l'homme civilisé n'a jamais laissé son empreinte ; les rayons de la lune dorment sur le gazon ou glissent à travers de sombres rameaux ; la brise gémit dans les bois ; le vent déracine le géant des forêts et courbe l'herbe de la prairie ; le jaguar rugit dans son antre ; l'oiseau chante sous le feuillage ; l'insecte bruit dans l'herbe : toute la nature est vivante ; mais l'homme ne

mêle pas sa voix à sa voix éternelle; et elle ne semble produire que des sons plaintifs et discordants.

VI

Tel était le pays que, trois siècles auparavant, le hasard avait montré à l'heureux Alvares Cabral. Les grands hommes et les hommes heureux ne sont que les instruments des desseins impénétrables de la Providence. Au moment exact où une grande révolution doit avoir lieu, Dieu incarne sa volonté dans un faible mortel, et la révolution se fait. Le temps est venu où la civilisation doit envahir toutes les parties de la terre; Guttemberg paraît, et l'imprimerie est inventée. Il faut anéantir la distance, rapprocher tous les peuples de l'univers; Fulton surgit au-delà des mers, heureux héritier des travaux de l'infortuné Salomon de Caus, de Denis Papin, du marquis de Jouffroy; bientôt mille vaisseaux embrasés croisent l'Océan dans tous les sens; l'ardente locomotive

traverse le désert en dévorant l'espace ; et la vapeur prête à la faiblesse de l'homme les forces incalculables de la nature. A l'approche d'un grand événement , il est pressenti par chacun ; il circule dans l'air un courant électrique qui met en émoi tous les esprits. On attend dans l'anxiété , mais avec certitude : l'événement s'accomplira, indépendamment de tel ou tel homme, qui, plus tard , semblera avoir été destiné à le faire naître : que Christophe Colomb n'ait pas découvert l'Amérique en 1492 ; huit ans plus tard , cette gloire appartenait aux Portugais. L'homme marche ; Dieu le conduit.

VII

Comme nous l'avons dit , vers la fin de l'an 1807 , le prince régent partit de Lisbonne avec la reine D. Maria I et toute sa famille ; et, après avoir touché à Bahia , il arriva à Rio-Janeiro le 7 Mars de l'année suivante.

Cet événement influa puissamment sur les des-

tinées du Brésil, qui sortit tout à coup de l'apathie où le système colonial le tenait enseveli depuis trois siècles. Liberté d'industrie, routes nombreuses, banque commerciale, nouveaux tribunaux, imprimerie royale, journal quotidien, junta de commerce, d'agriculture, d'industrie et de navigation; bibliothèque publique, académies des beaux-arts, militaire, de marine et de médecine; jardins botaniques, théâtre dramatique et lyrique: tout est décrété, organisé, exécuté comme par enchantement. Déjà, pendant le séjour du prince régent à Bahia, un édit royal, abolissant l'ancien monopole, avait accordé aux Brésiliens la liberté de commerce avec les nations étrangères.

En 1815, le Brésil fut élevé à la catégorie de royaume; et cet événement peut être regardé comme l'aurore de l'émancipation qui devait s'effectuer sept années plus tard.

VIII

Cependant, l'Europe était pacifiée. La journée de Waterloo avait dénoué cette grande et terrible épopée qui commence dans les plaines heureuses de la Lombardie, et s'achève dans un obscur village de la Belgique, destiné à un retentissement éternel. Le demi-dieu était tombé du piédestal qui avait pour base l'Europe entière. Celui qui dit à la mer — Tu n'iras pas plus loin — fit naître un grain de sable sous le pied du géant, et le géant s'écroula.

L'Espagne et le Portugal avaient défendu leur nationalité, combattu pour leurs foyers, comme dans les plus beaux temps de l'histoire, et la victoire avait noblement récompensé leurs efforts.

Cette ombre couronnée qui avait été D. Maria I, et qui depuis seize ans portait un sceptre qui dans sa main débile n'était plus qu'un vain hochet, s'était enfin évanouie; aux attributions d'un roi le prince régent en avait joint le titre; et depuis

quelques années déjà il régnait sous le nom de Jean VI, lorsque, en 1820, surgirent en Portugal les événements qui devaient exercer une si heureuse influence sur les prochaines destinées du Brésil.

IX

Une révolution éclate presque en même temps à Porto et à Lisbonne. A l'exemple de l'Espagne, le Portugal demande une constitution, assemble les cortès et réclame à grands cris le retour du roi ou, au moins, du prince royal.

Le mouvement révolutionnaire se manifeste également dans les provinces septentrionales du Brésil, et ne tarde pas à s'étendre jusqu'à la capitale. Peu confiant dans les promesses, le peuple exige que la future constitution soit dès à présent jurée, telle que l'établiront les cortès. Le roi cède; il cède également au vœu des Portugais, et part à regret pour Lisbonne avec sa famille, laissant au Brésil son fils aîné D. Pedro, en qualité de régent. Le

Brésil envoie des députés aux cortès; la nouvelle des hostilités, des humiliations dont on les y abreuve, irrite grandement les Brésiliens, et l'exaspération est portée au comble à la réception de l'ordre qui enjoint au prince régent de retourner en Portugal. Plusieurs décrets, aussi impolitiques qu'insensés, annoncent au Brésil le retour du joug colonial, plus rigoureux que jamais. Résistance! Le triomphe, c'est la liberté; l'insuccès, c'est l'échafaud et l'exil. Les Brésiliens n'hésitent pas. Ils supplient le prince régent de rester parmi eux, et D. Pedro prononce le célèbre: — Je reste! — Ici commence à paraître la grande figure du patriarche de l'indépendance brésilienne, José Bonifacio de Andrada, auteur et signataire de la représentation de S. Paulo. La division portugaise, mécontente, prend les armes et est bientôt forcée de se retirer. La guerre civile menaçait de s'allumer dans la province de Minas; D. Pedro y vole, arrive à Villa-Rica, pacifie les esprits, est accueilli partout par des cris d'enthousiasme, et revient avec une incroyable rapidité. A son retour il accepte

le titre de Défenseur Perpétuel du Brésil, convoque une assemblée constituante, et court à São-Paulo, afin d'y déjouer les trames du parti portugais. Quelle ardeur ! quelle activité ! D. Pedro semblait se multiplier pour faire face aux mille exigences de la situation.

Après une course presque aussi rapide que la pensée, nous voici arrivés au point culminant de la carrière du héros. Arrêtons-nous un instant au milieu d'un site pittoresque, qu'hier encore le voyageur insouciant traversait à la hâte, sans que rien évoquât ses souvenirs, et où le Brésilien des siècles futurs viendra méditer sur les premiers jours de son histoire, et contempler avec attendrissement et vénération le glorieux berceau de son indépendance.

X

Sur la route qui conduit de Santos à São-Paulo, à trois kilomètres environ de cette capitale de l'héroïque province du même nom, un modeste

cours d'eau serpente nonchalamment à travers la prairie. En temps ordinaire, ce n'est qu'un ruisseau ; mais, grossi par les pluies orageuses, il se change en une large rivière qui envahit les campagnes environnantes. Près de là, du côté de Santos, s'élève en pente douce une colline assez haute, du sommet de laquelle on domine de vastes plaines couvertes de verdure et parsemées de bois touffus, où le rude travailleur champêtre trouve un abri contre les ardeurs dévorantes du soleil. A l'horizon, s'étend la majestueuse chaîne de la Canhoneira ; au-delà de São-Paulo, qu'on découvre sur une hauteur, et longeant la route de Bragança, l'œil suit avec plaisir les rives sinueuses et fleuries du Tamandehy et du Tiété. Sur les deux bords de la route, et même plus loin, de chaque côté, au milieu de la prairie, s'élèvent, çà et là, de rustiques et paisibles habitations, qui rappellent l'heureuse simplicité des anciens habitants.

Ce ruisseau transparent et solitaire, image d'une vie modeste et exempte de tribulations, qui fuit silencieusement à travers les campagnes :

ces plaines verdoyantes et fertiles; ces bois au feuillage éternel; ce site enchanteur, où la nature se montre à la fois si riche, si vigoureuse et si variée, c'est l'Ypiranga, l'Ypiranga, naguère inconnu, aujourd'hui à jamais célèbre dans les fastes du Brésil et de la liberté!

XI

C'était le 7 Septembre de l'an 1822. Le prince royal était parvenu au sommet de la colline dont nous avons parlé; et, faisant trêve aux pensées qui bouillonnaient dans son esprit, il jetait un regard enchanté sur le vaste panorama qui s'étendait autour de lui, lorsqu'un courrier, arrivant à bride abattue, lui remit de nouvelles dépêches tout récemment arrivées de la mère patrie. C'étaient de nouvelles injures, de nouveaux outrages, lancés à la face du Brésil et du prince régent.

D. Pedro était à cheval, entouré de sa suite et des populations voisines, accourues pour contempler le noble Défenseur de la patrie et le saluer de leurs

joyeuses acclamations. Chacun, dans une muette anxiété mêlée d'une profonde terreur, tient les yeux attachés sur les yeux du héros, pendant qu'il parcourt en frémissant les fatales dépêches. Tout à coup, le cœur enflammé d'une sainte indignation, D. Pedro tire son épée, la brandit dans les airs, en s'écriant : — Indépendance ou mort ! — Aussi formidable et plus menaçant que les roulements prolongés du tonnerre, l'écho des bois, des vallées et des montagnes répète au loin — Indépendance ou mort ! — Ce cri est répercuté dans tout le Brésil, depuis l'Amazone jusqu'à la Plata, depuis les bords de l'Océan jusqu'aux dernières limites occidentales de la terre de Santa-Cruz.

Quelques jours après, aux acclamations mille fois répétées d'un peuple idolâtre, D. Pedro d'Alcantara, l'héritier présomptif de la couronne lusitanienne, fut proclamé Empereur Constitutionnel et Défenseur Perpétuel du Brésil ; et l'immense pays découvert par Cabral prit un rang glorieux parmi les nations indépendantes.

XII

En acceptant le pouvoir suprême, D. Pedro ne pouvait être mu par aucun sentiment d'ambition : le droit d'hérédité lui assurait dans l'ancienne et noble patrie des Gama, des Camões, des Albuquerque, un diadème qui du front vacillant de Jean VI allait passer sur le sien ; l'espérance de ceindre une double couronne eût été insensée ; il savait bien qu'il fallait opter, et il donna la préférence au Brésil, qu'il aimait ; au Brésil, où s'étaient écoulées les belles années de son enfance et de son adolescence ; au Brésil, qui lui devrait son indépendance, sa liberté, sa sécurité ; et il renonça à un trône affermi par les siècles, pour présider aux destinées aléatoires et orageuses d'un naissant empire. S'il n'avait pas la perfection que le Créateur a refusée à la créature, s'il a commis quelques erreurs, ces taches se sont effacées comme de légers nuages aux rayons de la gloire immortelle qui illumine le commen-

cement et la fin de sa rapide carrière. L'histoire impartiale résumera l'existence de D. Pedro I en quelques mots, qui valent plus que de longs volumes :—Indépendance brésilienne—Liberté portugaise.

XIII

L'enfance de D. Pedro I n'annonçait pas ce qu'il devait être un jour : on ne le trouva jamais endormi sur l'affût d'un canon comme le futur maréchal de Turenne ; il ne préludait pas à sa carrière militaire par des combats simulés, comme le jeune Bonaparte à l'école de Brienne ; mais qui a jamais deviné dans le modeste arpenteur de Westmoreland le Washington qui un jour arrachera à la domination anglaise la plus belle partie de l'Amérique septentrionale ? Moins heureux, dans un sens, que son fils D. Pedro II, que son petit-fils D. Pedro V, et que les princesses brésiennes, il ne jouit pas des bienfaits d'une sage éducation, d'une instruction solide ; mais les dons

de la nature, l'esprit naturel, supplèrent en grande partie à ce qui lui manquait sous ce rapport. Avec une belle prestance, une physionomie noble et animée, des manières franches et affables, il était vif, ardent, impéteux, adonné aux plaisirs, cédant quelquefois trop vite au premier mouvement; mais il était bon, élément, magnanime, passionné pour la gloire; et la première Impératrice, qui fut aussi l'étoile de l'Empereur, sa Joséphine, donna à son fils les premiers exemples de cette charité évangélique qui est une des vertus de l'Empereur actuel du Brésil et de son auguste épouse.

XIV

C'est la proclamation de l'Indépendance brésilienne dans les plaines de l'Ypiranga, c'est ce moment décisif de la vie de D. Pedro d'Alcantara, c'est ce fait à jamais mémorable dans les Annales du Brésil, que l'artiste français a coulé en bronze, éternisant ainsi sous une forme maté-

rielle la gloire du fondateur de l'Empire et la reconnaissance des Brésiliens.

XV

La carrière du héros n'est pas terminée. La seconde partie de cette carrière n'est pas moins glorieuse que la première, mais elle n'entre pas dans notre sujet. D. Pedro a accepté la couronne pour émanciper le Brésil, lui donner une constitution, et poser ainsi les bases de son bonheur et de sa liberté. Plus tard, lorsque grondera l'orage des révolutions, lorsque l'astre radieux sera momentanément obscurci, lorsque l'Empereur croira qu'il ne peut plus rien pour le bonheur de son peuple, lorsqu'il craindra qu'une seule goutte du sang brésilien ne soit versé pour sa cause, alors il descendra du trône avec la sérénité d'un philosophe, il placera le diadème sur la tête de son fils bien-aimé, il dira à ses enfants et au Brésil un adieu éternel ; puis, incliné sur le bord d'un

navire, les yeux remplis de larmes, il verra fuir, décroître, s'effacer à l'horizon cette terre chérie, théâtre des jeux de son enfance, berceau de sa gloire, rives à jamais regrettées, où il laisse une si grande partie de son cœur ! Prenant une place glorieuse parmi les sages et vaillants capitaines de notre âge, au prix d'efforts inouïs, d'une constance à toute épreuve, il reconquerra et rendra à sa fille D. Maria II le trône dont s'est emparé D. Miguel ; puis, après avoir rempli le monde du bruit de sa renommée, après avoir émancipé un Empire, abdiqué deux couronnes ; donné la liberté à deux peuples, encore dans la force de l'âge, il s'endormira tranquillement au sein de sa gloire. Dieu lui a imposé une double mission : elle est remplie.

XVI

Ainsi, la mort, cette souveraine égalitaire, vient tout à coup enlever l'infortuné à ses misères, le coupable aux remords, le riche aux voluptés, le génie à ses couronnes, la jeunesse à ses rêves

d'amour, le héros à ses rêves de gloire, aux bruyantes acclamations des peuples! Le silence de la tombe, un peu de cendre inanimée, voilà donc tout ce qui reste de celui dont le nom et les exploits naguère retentissaient dans les deux hémisphères! Hélas! quelques années se sont écoulées, et le Portugal a vu s'éteindre trois générations de ses souverains! La fille couronnée a été rejoindre le père; la jeune épouse, le front encore ceint du bandeau nuptial, descend dans la tombe.

Triste, hélas, dans le ciel même,
Pour revoir celui qu'elle aime,
Elle revient sur ses pas,
Et lui dit : Ma tombe est verte.
Sur cette terre déserte
Qu'attends-tu ? je n'y suis pas.

Le royal époux a entendu cette voix plaintive; et la Lusitanie, couverte de longs voiles de deuil, gémit sur le tombeau du meilleur de ses rois.

Tête nue ! à genoux !
Le père est mort, le fils est mort, la mère est morte.
Oh deuil ! Qui passe là ? — C'est un cercueil qu'on porte.
— A qui le portez-vous ?

Gloire, jeunesse, amour, vertu, félicité.... Néant !
— Immortalité !

XVII

L'enveloppe fragile s'est dissoute ; la terre est retournée à la terre ; mais,

Lorsque la lourde tombe a clos notre paupière,
L'âme lève du doigt le couvercle de pierre,
Et s'envole!

Ils ont quitté la patrie terrestre pour la patrie éternelle ; et D. Pedro plane sur le Brésil du haut des cieux, comme sa statue s'élève au-dessus de nos têtes. Le voilà ! Il entend nos acclamations ; il sourit aux transports de la reconnaissance ; il frémit aux accords de la musique guerrière, au son joyeux des cloches, au bruit retentissant du canon. Le temps s'est évanoui : Le jour qui nous éclaire, c'est celui d'Ypiranga. Ces cris, ces fanfares, ces décharges d'artillerie, ce sol jonché de feuillage, ces édifices pavoisés, ces brillants uniformes, ces armes polies qui réfléchissent les rayons du soleil, cette multitude délirante, ces drapeaux

qui s'agitent dans les airs, ces trois cent mille voix qui semblent sortir d'une seule poitrine, c'est l'acclamation du 12 Octobre, c'est le couronnement du 1 Décembre!

XVIII

Salut, monument auguste, où la main inspirée de l'artiste a empreint sur le bronze impérissable la stature et les traits du héros de l'indépendance brésilienne! Encore quelques révolutions de la terre autour du soleil, et cette multitude passionnée, qui ondule à tes pieds, sera couchée dans la poussière du tombeau; mais toi, tu resteras immobile sur ton piédestal de bronze et de granit, montrant éternellement aux Brésiliens l'acte glorieux de leur indépendance; et les générations futures, comme des flots majestueux, viendront alternativement se courber devant toi, et offrir à l'image vénérée du premier Empereur du Brésil les tributs de l'amour et de la gratitude.

Non loin de ce glorieux monument un autres'élèvera non moins sublime. L'un dira aux siècles à venir que Pedro I a fondé l'Empire de Santa-Cruz ; l'autre, que Pedro II l'a affermi par sa sagesse et ses vertus.



NOTES

Le voilà, radieux sur sa base éternelle, etc. (Pag. 5.)

Cette épigraphe est de Barthélemy avec un changement.

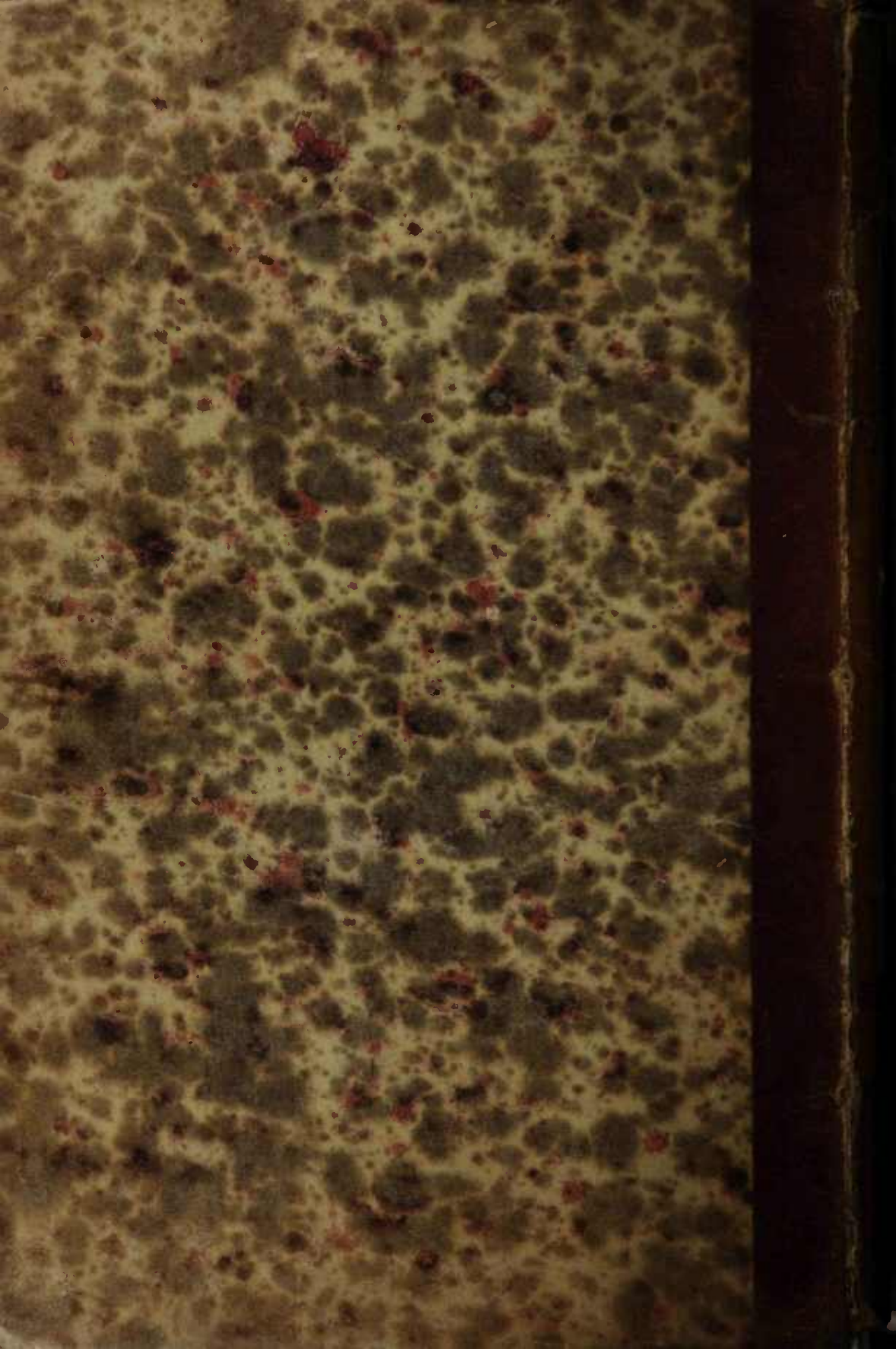
Les vers

Triste, hélas, dans le ciel même..... (Pag. 26.)

sont de Lamartine; et les autres, de Victor Hugo.

Que l'artiste français a coulé en bronze..... (Pag. 23.)

C'est M. Louis Rochet, célèbre sculpteur français, élève de David d'Angers, auteur du fameux groupe du *Comte Ugolin et ses enfants*. Parmi ses autres ouvrages remarquables, on cite surtout *le Christ et les enfants*; *Napoléon élève de Brienne*; et *M^m de Sévigné*. Cet artiste a obtenu plusieurs médailles et la décoration de la Légion d'honneur.



BRASILIANA DIGITAL

ORIENTAÇÕES PARA O USO

Esta é uma cópia digital de um documento (ou parte dele) que pertence a um dos acervos que participam do projeto BRASILIANA USP. Trata-se de uma referência, a mais fiel possível, a um documento original. Neste sentido, procuramos manter a integridade e a autenticidade da fonte, não realizando alterações no ambiente digital - com exceção de ajustes de cor, contraste e definição.

1. Você apenas deve utilizar esta obra para fins não comerciais. Os livros, textos e imagens que publicamos na Brasiliiana Digital são todos de domínio público, no entanto, é proibido o uso comercial das nossas imagens.

2. Atribuição. Quando utilizar este documento em outro contexto, você deve dar crédito ao autor (ou autores), à Brasiliiana Digital e ao acervo original, da forma como aparece na ficha catalográfica (metadados) do repositório digital. Pedimos que você não republique este conteúdo na rede mundial de computadores (internet) sem a nossa expressa autorização.

3. Direitos do autor. No Brasil, os direitos do autor são regulados pela Lei n.º 9.610, de 19 de Fevereiro de 1998. Os direitos do autor estão também respaldados na Convenção de Berna, de 1971. Sabemos das dificuldades existentes para a verificação se um obra realmente encontra-se em domínio público. Neste sentido, se você acreditar que algum documento publicado na Brasiliiana Digital esteja violando direitos autorais de tradução, versão, exibição, reprodução ou quaisquer outros, solicitamos que nos informe imediatamente (brasiliiana@usp.br).